lieu infini d'art,
de culture et
d'innovation
direction
José-Manuel
Gonçalvès

exposition
dossier de presse

CENT QUATRE #104 PARIS

Énergies Désespoirs
Un monde à réparer

avec Encore Heureux, Bonnefrite, École Urbaine de Lyon

21.06 > 03.08.25

vernissage presse
samedi 21 juin au CENTQUATRE-PARIS
12h > 14h

Énergies Désespoirs - Encore Heureux - 2021 © Quentin Chevrier

Contacts presse
Jeanne Clavel
responsable presse
j.clavel@104.fr
01 53 35 50 94
06 62 34 85 93

Agathe Thiebeaux
assistante presse
a.thiebeaux@104.fr
01 53 35 50 94

104.fr

ENCORE HEUREUX architectes

ÉCOLE URBAINE DE LYON Université de Lyon

INVESTIR L'AVENIR

Générique

Commissariat Encore Heureux Architectes (Nicola Delon et Julien Choppin)
Commissariat scientifique École Urbaine de Lyon (Michel Lussault et Valérie Disdier)
Peintures Bonnefrite (Benoît Bonnemaison-Fitte)
Conseiller artistique Ronan Letourneur
Coordination générale Sonia Vu, Vanille Busin
Enquêteur·rices Marceau Forêt, Sarah Lefevre, Léa Dang, Lou Herrmann
Scénographie Encore Heureux Architectes - Nicola Delon, Julien Choppin, Sonia Vu, Sébastien Eymard, Clément Gy, Annabelle Cusson, Théo Boutanquoi
Assistante de création Adèle Bonnemaison-Fitte
Partenaire associé Sébastien Eymard

Coproduction CENTQUATRE-PARIS, École Urbaine de Lyon, Cité Anthropocène, Encore Heureux Architectes

L'exposition a été présentée pour la première fois en 2021 au CENTQUATRE-PARIS.

L'exposition

Énergies Désespoirs - Un monde à réparer est une exposition qui présente des mondes qui s'effondrent et d'autres qui sont reconstruits et réparés collectivement.

Fruit d'un dispositif collaboratif entre l'agence d'architecture Encore Heureux, la section de recherche en Anthropocène de l'École Urbaine de Lyon et l'artiste Bonnefrite, l'exposition compose une forêt de 120 affiches peintes. Aux 60 peintures de désespoirs en noir et blanc répondent 60 peintures d'énergies en couleur, disposées dos à dos, explorant ainsi deux versants de notre planète en mouvement.

Chaque affiche est accompagnée de données scientifiques de l'Anthropocène, cette nouvelle époque où l'activité humaine sur la Terre est entendue comme une force agissant irréversiblement sur l'entièreté de la planète, ou d'initiatives de réparation à différentes échelles.

Quatre ans après sa première présentation, en juin 2021 au CENTQUATRE-PARIS, l'exposition Énergies Désespoirs est reprise. Quatre ans peuvent sembler peu au regard des grands cycles du changement, mais ils suffisent à dresser un premier bilan : où en sommes-nous des initiatives, des tentatives de réparation face à l'urgence du changement global, des effets de l'Anthropocène ? Quelles réalités nouvelles ont émergé ? Chaque cartel associé aux images présentées a été amendé et mis à jour, révélant, à travers de nouvelles données et observations, l'évolution de la situation depuis 2021.

Une exposition autant factuelle que sensible, qui nous permet de sortir de la paralysie des faits grâce à l'énergie créative transmise par le dessin.

Mobiliser une pensée collective

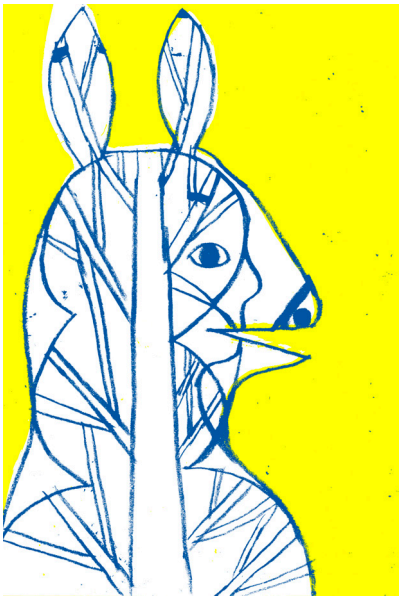
« Quand les mégafeux succèdent aux inondations, quand les pollutions se conjuguent avec les pénuries, quand la biodiversité disparaît comme neige au soleil sous un climat qui entre en ébullition, difficile de ne pas vivre dans l'inquiétude et le trouble.

Les alertes écologiques se multiplient à un point tel que l'habitabilité de la terre pour tous les êtres humains paraît compromise. Dès 2050, des territoires entiers seraient inhospitaliers. Si l'on refuse les scénarios effondristes et les illusions farfelues, que faire ? Par où commencer ?

Nous avons décidé de mettre de l'ordre dans nos désespoirs, en organisant le pessimisme comme le proposait Walter Benjamin. Puis nous avons collectionné les énergies de celles et ceux qui luttent, inventent et réparent le monde.

Pour partager nos recherches, nous avons choisi la peinture. Chaque image construite collectivement s'appuie sur des réalités scientifiquement documentées. La couleur face au noir et blanc : 60 énergies adossées à 60 désespoirs. Et au milieu, des extraits de la clameur qui gronde, les slogans des manifestations citoyennes réclamant plus de justice climatique. »

Nicola Delon et Julien Choppin (cofondateurs de Encore Heureux Architectes)
Michel Lussault et Valérie Disdier (École Urbaine de Lyon)
Bonnefrite (artiste peintre)



L'entretien

En 2021, pour la première présentation au public de l'exposition Énergies Désespoirs, Bonnefrite, Nicola Delon, José-Manuel Gonçalvès et Michel Lussault répondaient aux questions du journaliste et rédacteur Henri Guette.

José-Manuel Gonçalvès, vous avez composé au CENTQUATRE-PARIS un lieu où se posent, au travers des disciplines artistiques, des questions de société et où l'on interroge le futur. Comment s'est développé Énergie Désespoirs au sein de votre programmation et dans quelle dynamique par rapport à vos autres projets ?
José-Manuel Gonçalvès : L'équipe d'Encore Heureux est en résidence d'entreprise au travail au CENTQUATRE, elle mène de manière indépendante des projets. Et comme la plupart des équipes résidentes au CENTQUATRE, qu'elles viennent de la partie entrepreneuriale ou artistique, elles produisent à un moment quelque chose avec et pour le CENTQUATRE. Ce projet s'inscrit naturellement dans ce mouvement-là.

Nicola Delon : Lors de nos premiers échanges, nous avions plutôt en tête une exposition sur l'effondrement mais nous nous sommes rendus compte que nous voulions aller au-delà et que si la conscience du désespoir était nécessaire, elle n'était pas suffisante. Énergies Désespoirs est un travail collectif et présente des réponses collectives.

Encore Heureux, à la Biennale d'architecture de Venise en 2018, vous avez proposé un tour d'horizon de lieux infinis, des lieux qui sont ouverts, possibles, non-finis, qui instaurent des espaces de liberté où se cherchent des alternatives. Comment percevez-vous le CENTQUATRE, lieu ouvert aux possibles où vous êtes résident à l'année ? Comment est venue l'idée de l'exposition dans la Halle Aubervilliers parmi la pluralité d'espaces possibles ?
N. D. : Dans les dix lieux que nous présentions à Venise figurait le CENTQUATRE. Nous considérons que ce lieu culturel de la ville de Paris est un lieu d'innovation dans les usages, avec tout ce qui a été appelé « pratiques spontanées », mises en place par José-Manuel Gonçalvès, avec l'idée d'offrir ce lieu à des choses non prévues, non programmées, non finies. Anciennes pompes funèbres, ce bâtiment a failli être démoli, avant d'être réhabilité. Nous nous sommes très vite rendus compte que le dessin, et plus que le dessin, la peinture allait être au cœur de ce projet. Des peintures collectives conçues à plusieurs mains et peintes par Bonnefrite. Avec Julien Choppin et Michel Lussault, nous avons imaginé une exposition traversante, très accessible et exploiter la Halle nous semblait évident. C'est presque une exposition de hall de gare. Elle s'apparente à « une place publique avec un toit », pour reprendre l'expression de l'architecte Sophie Ricard que je trouve très juste.

Dans ces lieux infinis, résonne aussi l'idée de non-fini et de la possibilité – dans un contexte où le désespoir pourrait l'emporter – d'espérer, de mobiliser des énergies…
N. D. : Le mot infini s'oppose aussi à la finitude des ressources matérielles. Nous avons la certitude que les ressources et l'énergie disponibles et nécessaires à nos modes de vie ne sont pas infinies. En parallèle de cela, nous avons l'impression que nos ressources collectives sont infinies. En cela, les possibles et les agencements à inventer sont infinis.

Les effets de l'Anthropocène sont régulièrement appuyés par des scientifiques, climatologues, biologistes et des philosophes. Comment ces effets vous affectent-ils dans vos domaines de recherches et de pratiques architecturales ?
Michel Lussault : La « découverte » de l'Anthropocène est un bouleversement pour chacun d'entre nous. Aujourd'hui, personne n'est spécialiste de l'Anthropocène en première intention. Tout le monde aborde la question du changement global et de ses impacts systémiques

et de la crise de l'habitabilité qui en résulte, à partir de son propre point de vue. De façon générale, ce n'est pas un point de vue qui s'est constitué dans la perspective d'une réflexion sur la menace sur l'environnement. Je ne viens pas de la géographie environnementale mais au contraire des études urbaines, essayant de comprendre la dimension planétaire de l'urbanisation.
Je suis arrivé à l'Anthropocène par un détour que j'entame dans les années 2000-2010 autour de ma réflexion sur la vulnérabilité urbaine et l'exposition des villes aux catastrophes et aux endommagements. J'ai découvert l'Anthropocène presque incidemment, et j'ai depuis réorganisé l'entièreté de mon travail, réorienté toute ma pensée, modifié la façon dont je mobilise mes instruments de connaissance et d'expression.
J'ai l'habitude de dire, en reprenant la distinction de Gilles Deleuze dans **Critique Clinique**, que je considère l'Anthropocène comme une clinique. La pensée clinique est celle, en effet, des devenirs – à la fois des symptômes du présent mais aussi des possibles. Je m'approprie ce mot de Deleuze – où l'Anthropocène définit un cadre clinique – au sens médical du terme avec la visée d'établir un diagnostic de symptômes. La partie Énergies de l'exposition qui ne tranche pas, ne prescrit pas, ouvre des perspectives. La partie Désespoirs de l'exposition reflète la symptologie du monde abîmé par les activités humaines. C'est une clinique au sens deleuzien du terme, qui oriente ou désoriente des possibles. Je me retrouve bien dans cette idée de l'Anthropocène comme une clinique qui nous saisit. Je ne suis pas spécialiste de l'Anthropocène, au sens des sciences de l'environnement, mais je travaille avec ces notions depuis quinze ans et c'est ça qui m'intéresse : que ça nous déplace. C'est sans doute ce qui nous a fait choisir la peinture et cette exposition un peu mal élevée, si je puis dire, indisciplinée. Nous n'avons pas voulu d'une exposition muséographique, fermée de toute part, policée. Nous voulions un « hall de gare » où tout le monde vient se confronter à cette peinture qui ne cherche ni à plaire ni à déplaire mais s'impose et nous oblige à réfléchir. L'Anthropocène fait beaucoup bouger les choses et c'est ce dont veut témoigner l'exposition.

N. D. : Le collectif constitué spécifiquement pour cette exposition rassemble des compétences différentes et complémentaires. Il ne s'agit pas d'une exposition d'architecture ou de géographie, d'une exposition conçue par des architectes, un géographe et un artiste. Nous ne cherchons pas à tout raconter mais tout ce que nous présentons dans cette exposition nous affecte. C'est aussi la puissance d'une exposition, de pouvoir condenser un travail mené depuis plusieurs années avec des réflexions au très long cours par la peinture. L'affect, dont pourrait parler aussi Deleuze au sujet des attachements, nous semblait fondamental.

Benoît Bonnemaison-Fitte (dit Bonnefrite) : Évidemment ces problématiques d'un changement global, d'une accélération et d'une multiplication des catastrophes climatiques m'interpellent. Cette collaboration a été importante pour moi, parce qu'elle m'a permis d'en apprendre davantage. La particularité du travail mené tient à ce que les universitaires et architectes, habitués à la position de curateurs par rapport à des contenus, se sont impliqués dans la construction des peintures. Je traduis des idées en images, accessibles, qui nous interrogent.

N. D. : L'image est la partie visible et les cartels[1] qui y sont associés sont aussi très scénarisés, écrits.

M. L. : Ce que nous proposons, c'est une expérience de pensée collective en peinture ou avec la peinture. Nous avons un peu inversé l'ordre des choses par rapport à une exposition de peintures où la problématisation savante vient gloser les peintures. Ici, nous avons problématisé des questions, développé une méthode de documentation des cas. Puis, avec Benoît, nous avons exprimé cette problématisation et cette

[1] Chaque cartel, associé aux images présentées, a été amendé et mis à jour, révélant l'évolution de la situation depuis 2021.

méthode via la peinture dans le cadre d'un projet collectif où Benoît tient le pinceau dans une interaction permanente. La méthode, les cartels, les textes du catalogue, la scénographie et le choix de la Halle au sein du CENTQUATRE, forment en quelque sorte un ensemble indivisible qui exprime une prise de position collective sur la problématique Anthropocène. Il était assez risqué de placer sur le même plan les Désespoirs et les Énergies. Ce n'est pas une exposition collapsologue, ce n'est pas non plus une exposition « optimistique » qui mettrait en avant les solutions. Nous mettons sur un plan d'équivalence ces images en disant au spectateur : « débrouillez-vous avec ça, agissez avec ça ». La peinture est devenue le seul média qui permettait cela.

N. D. : Notre exposition n'apporte pas de réponses mais pose des questions, partage des préoccupations, des interrogations et non des prescriptions sur ce qu'il faudrait faire pour répondre à l'urgence du changement global.

J.-M. G. : Nous savons que les réponses sont toujours informulées et trouvent à être formulées par une conjonction d'éléments inattendus. Nous réunissons ici tous les éléments pour que chacun, individuellement et collectivement, trouve des réponses à son échelle. Cette exposition emprunte à l'art populaire et à ces grandes fresques révolutionnaires que nous retrouvons dans l'histoire contemporaine et qui témoignent de scènes que le peuple ne voit pas mais que l'on souhaite partager collectivement. C'est une manière de porter à la connaissance du grand public par une forme et un support qui emprunte d'emblée au message politique. La mobilisation ne peut être que collective. Nous proposons des connaissances avec un procédé qui cherche à capter l'attention par l'émotion visuelle. C'est un procédé courageux et nécessaire. Pour Michel Lussault, en particulier, accepter que toute cette recherche se retrouve formulée sous des formes d'images qui, de fait, échappent à l'entendement et à la dimension souvent extrêmement précises et rigoureuses du texte pour retourner dans un champ qui est celui de l'art et qui rouvre les choses d'une manière à les laisser mal interprétées ou pas interprétées comme cela a été pensé.

M. L. : Il n'y a pas de sujet plus politique que l'Anthropocène, cette exposition est profondément politique et profondément subversive de ce point de vue-là. L'Anthropocène nous oblige à nous poser la question de la façon d'habiter collectivement sur cette planète. Que voulons-nous partager ? Quelles limites voulons-nous poser à l'exploitation des ressources ? Quel type de contrat social voulons-nous lier autour des problématiques de subsistance, de l'énergie ? Quel type de relation entre l'habitation et la justice voulons-nous mettre en œuvre. À chaque pas, nous tombons dans des sujets politiques très lourds. Cette exposition est un lieu d'agitation politique d'une certaine manière. Et cela vient renforcer l'idée de passer par un dessin qui est un dessin d'appel, d'accroche du spectateur. De ce point de vue-là, effectivement, cela ne pouvait se faire ailleurs qu'au CENTQUATRE et dans la Halle Aubervilliers. Il y a effectivement un pari qui est fait collectivement de tendre vers plus de simplicité face à d'autres dispositifs qui mettent le spectateur à distance, voire l'intimident par une surenchère technologique.

Nous l'avons rappelé, ces peintures ont une dimension politique. Mais elles peuvent également nous rappeler cette histoire des affiches de mai 68, qui étaient aux beaux-arts, signées collectivement par un processus intellectuel qui menait à la production d'image. Benoît, comment avez-vous justement travaillé dans ce collectif, dans cette collaboration ?

B. B.-F. : En préambule à cette question et pour réagir aux précédentes interventions, je me demandais si le CENTQUATRE n'était pas une grotte moderne. Ce qui m'a beaucoup plu c'est

d'essayer de représenter des choses avec une forme d'urgence, de simplicité, de radicalité, d'efficacité que je retrouve chez Cassandre, John Heartfield ou Hervé Morvan avec un goût pour la simplicité, le plaisir aussi de faire jouer des couleurs. Je suis fier d'avoir fait ce travail incroyable, on a produit 120 images ! Et c'est là, où je reviens à mon histoire de grotte. Il y a des centaines de dessins dans la grotte Chauvet et c'est la quantité qui joue, qui rend le site monumental. Ce ne sont pas des images isolées mais des suites d'images qui rendent l'histoire intéressante. Pour la construction, nous avons échangé, nous nous sommes écoutés et puis nous faisons ce que nous pouvons, nous bricolons ! Nous avons partagé les cerveaux, quel bonheur ! C'est pour moi du travail pur, une occasion exceptionnelle d'être à un endroit intellectuel, politique. Nous ne revendiquons pas une dimension technologique : je dessine et c'est fait main. Je tâche de synthétiser des pensées complexes, j'essaie non pas de les rendre intelligibles ou compréhensibles mais de faire passer des émotions. Nous avons une approche pragmatique, descriptive et nous répondons à des chiffres, à nous même, à nos craintes, à nos espoirs ensemble. J'aimerais à mon tour insister sur la dimension collective du projet et préciser que je ne fais pas l'artiste. Je ne me sens pas un artiste d'ailleurs mais comme quelqu'un qui vient des arts appliqués. Je me fous des étiquettes et je le revendique. Les fresques murales me parlent énormément parce que c'est le langage de la rue, le langage de l'urgence aussi et il y a un peu de ça. Je reviens toujours à l'image de la grotte, où celles et ceux qui les habitaient peignaient, dessinaient, communiquaient, proposaient des passages vers d'autres mondes. Nous sommes un peu à cet endroit-là de transition, de moment charnière dans cette époque, dans ce lieu.

N. D. : Nous avons commencé à travailler sur l'exposition en 2019, avant la pandémie mondiale. Nous voulions faire une exposition d'anticipation et nous nous sommes retrouvés à faire une exposition de ce qui nous arrivait. Nous nous sommes vraiment demandés comment notre propos allait être perçu dans ce moment de bouleversement. Nous nous sommes mis d'accord sur l'importance que conservait notre sujet et l'importance des récits à partager.

M. L. : Depuis la pandémie, tout s'accélère. Et avec cette exposition, nous souhaitons inviter les visiteurs à repenser l'urgence et la précipitation du moment.

Biographies

Agence Encore Heureux Architectes

Encore Heureux Architectures, fondé par Nicola Delon et Julien Choppin en 2001, est aujourd'hui une agence d'architecture composée de 32 personnes, et pilotée par Nicola Delon, Sébastien Eymard et Sonia Vu. L'équipe se répartit entre Paris, Marseille, Mayotte et Clichy-sous-Bois pour être au plus proche des projets en cours.

Depuis 2001, l'agence a livré une dizaine de bâtiments publics et privés, tout en réalisant des installations, des expositions, des scénographies, des livres et des films. Encore Heureux revendique une approche généraliste de l'architecture, en croyant intensément à la nécessité de relier les choses, les êtres vivants et les situations, à rebours d'un monde de spécialistes. Par le déploiement d'une méthode sensible et ouverte qui s'adapte au plus juste des besoins, les projets intègrent une réflexion sur la réutilisation de bâtiments existants, le réemploi de matériaux ou encore l'appropriation citoyenne par la programmation ouverte des espaces et de leurs usages.

En 2014, Encore Heureux a été commissaire de l'exposition-événement Matière Grise au Pavillon de l'Arsenal à Paris, qui proposait un regard transversal et prospectif sur le réemploi des matériaux comme l'un des enjeux face à l'épuisement des ressources pour construire. Conscients qu'il n'y a pas de construction sans matériaux, et donc sans destruction et consommation, il n'y a pas de projet juste et économe sans une dépense redoublée d'imagination.

En 2018, avec Lieux infinis, Encore Heureux a représenté la France à la 16e Biennale internationale d'architecture de Venise en assurant le commissariat du pavillon français. L'exposition convoquait des lieux tels que les Grands Voisins, l'hôtel Pasteur ou le CENTQUATRE qui parviennent à accueillir l'imprévu, intègrent des usages non-programmés, permettent l'appropriation citoyenne en misant sur la gratuité, l'énergie collective et le désir de commun.

Présentée en 2021 au CENTQUATRE à Paris, Énergies Désespoirs est le troisième volet d'une réflexion que mène Encore Heureux sur la construction d'un monde plus juste.

Bonnefrite

Benoît Bonnemaison-Fitte, dit Bonnefrite, est peintre et graphiste, termes qu'il réunit d'ailleurs dans l'intitulé de son projet éditorial Graphure et Peintrisme. Inlassable et méthodique explorateur-expérimentateur des techniques de peinture et d'imprimerie, il expose ses œuvres dans des galeries et dans la rue, travaille avec des architectes, pour des théâtres, crée des livres pour enfants, et travaille avec d'autres artistes, qu'ils soient circassiens, comédiens, musiciens ou peintres. Compagnon de longue date d'Encore Heureux, il conçoit des signes pour plusieurs de leurs bâtiments notamment le cinéma Ciné 32 à Auch (2012), la salle des fêtes d'Albi (2019) et pour des expositions comme Matière Grise (2014) ou Énergies Désespoirs (2021).

L'École Urbaine de Lyon

L'École Urbaine de Lyon est un programme « Institut Convergences », créé en juin 2017, dans le cadre du Plan d'Investissement d'Avenir (PIA2) par le Commissariat Général à l'Investissement (CGI). Elle est dirigée par Michel Lussault, géographe, professeur d'études urbaines à l'École Normale Supérieure de Lyon. À travers son projet interdisciplinaire expérimental de recherche, de formation doctorale et de valorisation économique, sociale et culturelle des savoirs scientifiques, l'École Urbaine de Lyon innove en constituant un domaine nouveau de connaissance et d'expertise : l'urbain Anthropocène. Aux défis mondiaux de l'urbanisation et de l'entrée dans l'Anthropocène correspondent, en effet, à la fois de nouveaux champs de recherche et de formation, de nouvelles professions et compétences, mais aussi une mutation profonde de la pensée, des représentations, des pratiques et des métiers de la ville. L'École Urbaine de Lyon entend ainsi accompagner la transition sociale, écologique et économique dans laquelle sont engagées les sociétés et les territoires à l'échelle planétaire. Il s'agit de contribuer à l'élaboration d'un nouveau mode collectif d'appréhension des problématiques urbaines et environnementales, et de repenser les rapports que peuvent entretenir universités, laboratoires de recherche, entreprises, collectivités territoriales, administrations publiques, associations et citoyens dans un contexte urbain en perpétuelle mutation.